



Introduction

Écrire un livre sur le totalitarisme – cette idée m’a traversé l’esprit, pour la première fois, le 4 novembre 2017. Ou plutôt, elle est apparue pour la première fois dans mon journal scientifique – un carnet dans lequel je griffonne tout ce qui pourrait, un jour, être utile pour un article ou un livre.

À l’époque, je séjournais dans le chalet d’un couple d’amis, dans les Ardennes. Au petit matin, alors que la lumière naissante restitue aux forêts environnantes leurs couleurs et leurs sons, j’aime ouvrir mon journal pour y noter les pensées qui ont surgi pendant la nuit. Peut-être était-ce la paix de la nature qui m’entourait qui me rendit plus sensible – en ce matin de novembre –, mais je pris conscience, de façon palpable et aigüe, d’un nouveau totalitarisme qui commençait à germer et à gangréner le tissu social.

À cette époque, on ne pouvait déjà plus nier que l’emprise des gouvernements sur la vie privée des individus s’accroissait à vue d’œil. Le droit à la vie privée s’effritait (surtout depuis le 11 septembre 2001), les voix dissidentes étaient de plus en plus censurées et sanctionnées (surtout sur la question du climat), le nombre d’actions intrusives de la part des services de sécurité augmentait de façon exponentielle, etc. Cependant, la responsabilité de cette tendance n’était pas imputable au gouvernement uniquement. Avec la montée de la culture « woke » et du mouvement en faveur du climat, l’appel à un nouveau type de gouvernement hyper-strict provenait également *de la population elle-même*.

Le terrorisme, les changements climatiques, l’homosexualité et, plus tard, les virus étaient des sujets trop dangereux pour être combattus par des moyens traditionnels. La « traçabilité » technologique de la population devenait acceptable, et même

jugée nécessaire. La vision dystopique de l'avenir, évoquée par Hannah Arendt, se profilait à l'horizon de notre société. Vision selon laquelle, après la chute du nazisme et du stalinisme, un nouveau type de totalitarisme émergerait. Un totalitarisme qui ne serait plus dirigé par des «meneurs flamboyants», comme Joseph Staline ou Adolf Hitler, mais par de ternes bureaucrates et technocrates.

En ce matin de novembre, j'ébauchais les grandes lignes d'un livre dans lequel j'explorerais les racines psychologiques du totalitarisme. Je me demandais tout d'abord pourquoi le totalitarisme, en tant que régime politique radicalement nouveau, est apparu au cours de la première moitié du vingtième siècle. Et, aussi, en quoi diffère-t-il des dictatures classiques? Je réalisais que l'essence de cette différence se situe au niveau psychologique.

Les dictatures reposent sur un mécanisme psychologique primitif, à savoir la peur inspirée à la population par le potentiel de brutalité du régime. L'État totalitaire, en revanche, est fondé sur un processus psychologique insidieux: la «formation de foules»*. Seule une analyse approfondie de ce processus permet de comprendre le comportement choquant d'une population «totalitarisée»: telle la volonté excessive des individus de sacrifier leurs intérêts personnels par solidarité avec le collectif (c'est-à-dire avec «la foule»), l'intolérance profonde à l'égard des voix dissidentes et la propension exagérée à céder à l'endoctrinement et à la propagande même absurdes (pseudo-scientifiques).

«La formation de foules» est, ontologiquement, une forme d'hypnose collective, qui prive les individus de leur sens critique et détruit la conscience de soi et la morale personnelle. Ce processus est insidieux par nature.

* NdT: Le terme originel utilisé par Mattias Desmet est «*massavorming*» (en néerlandais). Ce concept est traduit en anglais par l'expression «*mass formation*», qui signifie la «formation de foules», une «pensée de masse», une «hypnose collective», ou la «mobilisation de masse». Il s'agit du remplacement de la pensée individuelle par des pensées collectives au sein d'un groupe. La foule peut être délibérément générée par un ou des acteurs (tels un État, ou les médias), mais pas nécessairement. La «formation de foules» est un processus d'hypnose collective typique des pratiques religieuses et/ou d'endoctrinement, qui conduit à une adhésion collective massive et active à une idée. Dans le reste de l'ouvrage, nous utiliserons aussi le terme «création de foules», «constitution de foules», ou «phénomène de foule».

Les populations en deviennent la proie sans s'en rendre compte. Selon Yuval Noah Harari, la plupart des gens ne sont pas capables de remarquer le glissement vers un État totalitaire. Nous associons essentiellement la notion de totalitarisme aux camps de travail, de concentration et d'extermination ; mais ces derniers ne sont que l'étape finale et hallucinante d'un long processus.

Au cours des mois et des années qui suivirent ces premières notes, de plus en plus de références au totalitarisme sont apparues dans mon journal. Elles se sont transformées en ramifications toujours plus longues, qui se reliaient organiquement à mes autres objets d'intérêt académique. L'aspect psychologique du totalitarisme, par exemple, n'était pas sans rapport avec la crise profonde qui a éclaté dans les sciences en 2005 (un thème que j'ai longuement exploré dans ma thèse de doctorat). La négligence, les erreurs, les conclusions biaisées et même la fraude pure et simple étaient devenues si courantes, dans la recherche scientifique, qu'un pourcentage incroyablement élevé de publications – jusqu'à 85% dans certains domaines – aboutissent à des conclusions totalement erronées. Et, aspect le plus intéressant d'un point de vue psychologique : la plupart des chercheurs sont convaincus qu'ils conduisent leurs recherches plus ou moins correctement. En quelque sorte, ils ne se rendent pas compte que leur méthode ne les rapproche pas des « faits », ou de la « réalité », mais qu'elle crée plutôt une nouvelle réalité fictive.

Il s'agit, bien sûr, d'un sérieux problème ; en particulier pour les sociétés contemporaines qui ont une foi aveugle en la Science. Et ce problème est directement lié au phénomène du totalitarisme. C'est exactement ce que nous montre la philosophe juive allemande Hannah Arendt : la toile de fond du totalitarisme est tissée d'une foi aveugle en une sorte de « fiction scientifique », fondée sur des statistiques et des chiffres, qui montre un mépris extrême pour les faits : *« Le sujet idéal, pour un régime totalitaire, n'est pas le nazi convaincu ou le communiste convaincu, mais quelqu'un pour qui la distinction entre les faits et la fiction et la distinction entre le vrai et le faux n'existe plus¹ »*.

La piètre qualité de la recherche scientifique révèle un problème plus grave : quelque chose ne va pas dans notre vision scientifique du monde. Et les conséquences de cette constatation vont bien au-delà de la seule recherche universitaire. Les faiblesses et les lacunes de notre vision du monde sont également à l'origine d'un profond malaise collectif, de plus en plus prégnant au cours des dernières décennies. Notre représentation de l'avenir est chaque jour d'avantage teintée de pessimisme et de l'absence de perspectives. Si notre civilisation n'est pas emportée par la montée des eaux, elle le sera par un flot de réfugiés. Le narratif historique dominant de notre société – l'Histoire des Lumières – ne conduit plus à l'optimisme et au positivisme d'antan, c'est le moins que l'on puisse dire. L'état psychologique de la société en témoigne. Une grande partie de la population se trouve piégée dans un isolement social quasi-absolu. Les arrêts de travail pour cause de souffrance psychique et la consommation de produits psycho-pharmaceutiques suivent une courbe exponentielle. L'épidémie de *burnouts* menace le fonctionnement des entreprises et des institutions.

En 2019, cette situation était clairement perceptible dans mon propre environnement professionnel. Je voyais tant de mes collègues, autour de moi, être absents pour des raisons de santé mentale qui les entravaient dans leurs tâches professionnelles quotidiennes. Par exemple, cette année-là, il me fallut près de neuf mois pour obtenir la signature d'un contrat dont j'avais besoin pour démarrer un projet de recherche. Dans le département de l'université qui devait examiner ce contrat et le valider, il y avait toujours quelqu'un en arrêt maladie pour cause de souffrance psychique, de sorte que le contrat ne pouvait tout simplement pas être finalisé.

Durant cette période, tous les indicateurs de tension sociale augmentèrent de manière exponentielle. Ceux qui connaissent la théorie des systèmes savent ce que cela signifie : que le système se dirige vers un point de bascule ; qu'il est sur le point de se réorganiser, pour chercher un nouvel équilibre.

Fin décembre 2019 – dans le même chalet ardennais évoqué plus haut –, je me risquais à une petite prédiction devant quelques amis : un de ces jours, nous nous réveillerions dans une société

différente. Cette intuition m'incita à passer à l'action. Quelques jours plus tard, j'allai à la banque pour rembourser le prêt de ma maison. La question de savoir si c'était judicieux ou non dépend entièrement du point de vue que l'on adopte. D'un point de vue purement économique et fiscal, mon initiative ne l'était peut-être pas. Mais ce point de vue n'était pas ma préoccupation principale. Je voulais avant tout retrouver ma souveraineté. Je ne voulais plus me sentir redevable et complice d'un système financier qui, selon moi, jouait un rôle important dans l'impasse sociale qui se profilait. Le directeur de la banque écouta mes justifications. Il me rejoignit même dans mes positions. Mais il voulut aussi savoir pourquoi j'étais si déterminé. Après une heure et demie de conversation, nous n'étions pas arrivés au bout de cette question. Je finis par le laisser à ses interrogations, bien au-delà de l'heure de fermeture de sa succursale (qui ferma boutique peu après).

Quelques mois plus tard, en février 2020, «le village global»* se mettait à trembler. Une crise alarmante, aux conséquences imprévisibles, fut présentée à l'ensemble de la planète. En l'espace de quelques semaines, nous étions tous embarqués dans une histoire de virus, une histoire fondée sur des faits, sans aucun doute ! Mais sur lesquels ?

Nous avons d'abord eu connaissance des «faits» à travers des images en provenance de la Chine. Un virus contraignait le gouvernement chinois à prendre des mesures draconiennes. Des villes entières étaient mises en quarantaine, de nouveaux hôpitaux étaient construits à la hâte, des personnes en blouse blanche désinfectaient les lieux publics, etc. Ici et là, des voix s'élevèrent pour dénoncer une réaction excessive du gouvernement totalitaire chinois, face à un nouveau virus pas plus grave qu'une grippe. Le contraire fut également suggéré : le virus devait être bien plus virulent que ce que l'on laissait entendre, sinon aucun gouvernement n'aurait pris des mesures d'une telle ampleur. À l'époque, tout cela semblait encore très lointain et nous supposons que

* NdT : «The Global Village» est un concept popularisé par le philosophe et théoricien des médias Marshall McLuhan dans les années 1960. Il décrit comment les technologies de communication réduisent les distances géographiques et culturelles, créant un monde interconnecté semblable à un «village» où l'information circule instantanément.

l'histoire racontée ne nous permettait pas d'évaluer l'ampleur de la situation réelle.

Jusqu'à l'arrivée du virus en Europe. Commença alors notre propre décompte des personnes infectées et décédées. Des images de services d'urgence surchargés en Italie, de convois de véhicules militaires évacuant les cadavres, de salles remplies de cercueils nous furent montrées. Des scientifiques renommés de l'Imperial College prédirent, sans hésitation, que sans les mesures les plus draconiennes, le virus ferait des dizaines de millions de morts dans le monde. À Bergame, les sirènes retentissaient nuit et jour, réduisant au silence toute voix qui aurait osé mettre en doute les faits dans l'espace public. Dès lors, l'histoire racontée et les faits semblèrent fusionner et l'incertitude fit place à la certitude.

L'inimaginable devint réalité : nous fumes les témoins impuissants de ce moment de basculement où quasiment toutes les nations suivirent l'exemple de la Chine et assignèrent à résidence, *de facto*, des populations entières. Situation pour laquelle le terme *lock down* fut élaboré. Un silence irréel s'abattit sur le monde, à la fois sinistre et libérateur. Un ciel dépourvu d'avions. Des artères de circulation sans l'écoulement des voitures. La poussière provoquée par la poursuite de tant de désirs vains se déposait. En Inde, l'air devint si pur que, pour la première fois depuis trente ans, on voyait à nouveau l'Himalaya à l'horizon depuis certains endroits².

Mais les choses n'en restèrent pas là. Nous fûmes également témoins d'un transfert des pouvoirs. Des experts en virologie furent appelés, comme les cochons d'Orwell*, à remplacer des politiciens peu fiables. En cas d'épidémie, il leur revenait de diriger «la Ferme des animaux» à partir d'informations précises («scientifiques»). Mais ces experts se sont vite révélés souffrir d'un certain nombre de faiblesses humaines courantes. Dans leurs chiffres et leurs courbes, ils commettaient des erreurs que même des «gens ordinaires» n'auraient pas faites aisément. Ils sont même allés jusqu'à compter *tous* les décès comme résultat du coronavirus, y compris ceux qui, par exemple, résultaient d'une crise cardiaque.

* NdT : Dans l'ouvrage de 1945 *Animal Farm* [*La ferme des animaux*], de Georges Orwell, les cochons, qui sont les animaux les plus intelligents, finissent par prendre le pouvoir et instaurent une dictature plus oppressive encore que celle des humains.

Et ils n'ont pas tenu parole. Ils avaient promis que les Portes du Royaume de la Liberté s'ouvriraient à nouveau après deux doses de vaccin. Mais, le moment venu, les portes ne s'ouvrirent pas et ils décrétèrent la nécessité d'une troisième dose. De plus, à l'instar des cochons d'Orwell, ils changeaient parfois les règles durant la nuit, à notre insu. Au début, les animaux devaient se soumettre aux mesures, parce que le nombre de malades ne devait pas excéder la capacité du système de santé (il fallait «*aplatir la courbe*»). Mais un jour, quand les animaux se réveillèrent, il était écrit en lettres blanches sur les murs que les mesures allaient être étendues, parce que le virus devait être éradiqué (il fallait «*écraser la courbe*»). Avec le temps, les règles ont changé si souvent que seuls les cochons semblaient les connaître. Et cela même n'était pas certain.

Cela finit par éveiller les soupçons de certains. Comment ces experts peuvent-ils faire des erreurs que même les profanes ne feraient pas? Ceux qui nous ont emmenés sur la lune et nous ont donné l'internet ultrarapide, ne sont-ils pas des scientifiques? Peuvent-ils être aussi stupides, vraiment? Quel est le but ultime de ce jeu et où veulent-ils nous emmener? Leur politique nous conduit toujours plus loin dans la même direction: à chaque nouvelle étape, nous perdons encore plus de nos libertés. Jusqu'à nous réduire à des QR codes, dans le cadre d'une vaste expérience technocratique et médicale.

C'est ainsi que la plupart des gens finirent par acquérir des certitudes. Des certitudes inébranlables. Mais à propos des choses les plus antagonistes. Certains étaient convaincus que nous avions affaire à un virus mortel, d'autres qu'il ne s'agissait de rien d'autre qu'une grippe saisonnière, d'autres encore que le virus n'existait pas et qu'une conspiration mondiale était à l'œuvre. Il en restait quelques-uns pour continuer à tolérer l'incertitude et à se demander: comment pouvons-nous comprendre suffisamment correctement ce qui est à l'œuvre dans notre société?

La crise du coronavirus n'est pas tombée du ciel. Elle s'inscrit dans une série de réactions de plus en plus désespérées et auto-destructrices de la société, face à des objets de peur – le terrorisme,

le réchauffement climatique, le coronavirus. Chaque fois qu'un nouvel objet de peur émerge dans la société, il n'y a qu'une seule réponse et une seule façon de se défendre dans notre manière habituelle de penser : accroître le contrôle. Le fait que l'être humain ne peut tolérer qu'un certain degré de contrôle est totalement oublié. Un besoin excessif de contrôler entraîne la peur et la peur entraîne la compulsion à contrôler. La société devient ainsi victime d'un cercle vicieux, qui aboutit inévitablement au totalitarisme, c'est-à-dire à un contrôle gouvernemental extrême et, finalement, à la destruction radicale de l'intégrité psychologique et physique de l'être humain.

Nous devrions considérer la peur et le malaise psychologique actuels comme un problème en soi. Un problème qui ne peut être réduit à un virus, ni à n'importe quel autre « objet » menaçant. Notre peur prend racine à un tout autre niveau, celui de l'échec de la grande Histoire que nous nous racontons sur notre société. C'est-à-dire l'histoire de la science mécaniste, dans laquelle l'homme est réduit à un « organisme » biologique. Un récit qui ignore totalement la dimension psychologique, symbolique et éthique de l'être humain, avec un effet dévastateur sur les relations humaines. Quelque chose, dans ce récit, fait que l'humain s'isole de ses semblables et de la nature ; quelque chose qui l'empêche *d'entrer en résonance* avec le monde qui l'entoure ; quelque chose qui le transforme en un sujet *atomisé*. C'est précisément en ce sujet atomisé qu'Hannah Arendt a reconnu la composante élémentaire de l'État totalitaire.

Le totalitarisme n'est pas une coïncidence historique. En fin de compte, il est la conséquence logique de la pensée mécaniste et de son corollaire : la croyance délirante en une toute-puissance de la rationalité humaine. En tant que tel, le totalitarisme est la signature spécifique de la tradition des Lumières. Plusieurs auteurs ont soutenu cette théorie, mais il lui manquait, jusqu'à présent, une dimension psychologique.

Ce livre comble cette lacune. Nous analyserons le totalitarisme en tant que symptôme et le situerons dans le contexte plus large du processus social, dont il fait partie. Dans la première partie (du chapitre 1 au chapitre 5), nous examinerons comment la vision dominante de l'homme et du monde

– l'idéologie mécaniste-matérialiste – crée précisément les conditions socio-psychologiques sur lesquelles le conditionnement des foules et le totalitarisme prospèrent. La deuxième partie (chapitres 6 à 8) détaille le processus de conditionnement des foules et sa relation avec le totalitarisme. Enfin, dans la troisième partie (chapitres 9 à 11), nous explorerons comment nous pouvons transcender la condition actuelle de l'homme et du monde, afin que la solution symptomatique qu'est le totalitarisme devienne superflue.

Les parties I et III de ce livre ne font qu'accessoirement référence au totalitarisme. En effet, ce livre ne se concentre pas tant sur ce que l'on associe habituellement au totalitarisme – les camps de concentration, l'endoctrinement, la propagande, etc. – mais plutôt sur le processus historico-culturel plus large d'où émerge le totalitarisme. Nous découvrons ainsi ce qui compte le plus : que le totalitarisme émerge d'évolutions et de tendances qui se manifestent *chaque jour autour de nous*.

Pour finir, cet essai explore également les possibilités de sortir de l'impasse dans laquelle notre culture se trouve actuellement. Les crises sociales de plus en plus aiguës du début du XXI^e siècle sont les manifestations d'un bouleversement psychologique et idéologique sous-jacent – un glissement des plaques tectoniques sur lesquelles repose une vision du monde. Nous vivons le moment où une vieille idéologie s'érige une dernière fois, dans toute sa puissance, avant de s'effondrer. Toute tentative de résoudre les problèmes sociaux, quels qu'ils soient, qui s'ancre dans l'ancienne idéologie ne fera qu'aggraver le problème en fin de compte. On ne peut résoudre un problème avec la même logique que celle qui l'a créé. La solution à nos peurs et à notre insécurité ne réside pas dans un contrôle (technologique) toujours plus poussé. La véritable tâche à laquelle nous sommes confrontés, en tant qu'individus et en tant que société, est de construire une nouvelle perception de l'homme et du monde, de trouver un nouveau fondement à notre identité, de formuler de nouveaux principes pour vivre ensemble, avec les autres, de réévaluer sans détour et sans tarder le capital humain.